



HAL
open science

Médecine toihirienne : la science dans Le Kafir du Karthala (1992)

Yssouf Naïffouddine

► **To cite this version:**

Yssouf Naïffouddine. Médecine toihirienne : la science dans Le Kafir du Karthala (1992). Alliage : Culture - Science - Technique, 2024, Alliage, 84. hal-04765646

HAL Id: hal-04765646

<https://hal.science/hal-04765646v1>

Submitted on 4 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Médecine toihirienne : la science dans *Le Kafir du Karthala* (1992)

Yssouf Naïffouddine,
Professeur de lettres,
Académie de Mayotte

Introduction

La science (dans tous les sens) demeure absente de la littérature comorienne d'expression française. En trente-sept ans d'existence,¹ on compte un seul auteur qui s'y intéresse, Mohamed Toihiri. Son deuxième roman *Le Kafir du Karthala* (1992)² problématise un domaine particulier de la science, la médecine, en fait sa trame de fond. Il met en scène un héros auquel il attribue le rôle de médecin chercheur.

Mais, ce personnage n'assume ce rôle que dans une seule scène située au milieu du roman, plus précisément au chapitre VII. Cette scène — qui fait l'objet de nos observations dans cette étude — se déroule entièrement à l'hôpital El-Maarouf de Moroni. Elle montre, met en mot des patients qui souffrent de maladies très diverses : ulcère d'estomac, tuberculose, hydrocèle, sida... Alités les uns près des autres dans une grande salle, ces personnages attendent du médecin — et de la médecine — le soulagement de leurs maux, la guérison. Le docteur Mazamba, personnage principal de ce roman, arpente la salle pour examiner ces patients majoritairement atteints de maladies bénignes, mais qui se dégradent au point de devenir mortelles.

Scène de visites médicales pathétiques qui aiguissent l'espoir de guérison des uns, brisent celle des autres, cette scène propose aussi une réflexion originale sur les maladies infectieuses et tropicales, sur le personnage du médecin lui-même. Elle devient le lieu où se lit / s'écrit l'entrée de la médecine dans le roman, sa rencontre (ou alors son dialogue) avec la littérature.

Nous nous intéressons dans cette communication à cette médecine, à la façon dont elle entre dans le roman. Nous insistons, en particulier, sur la manière dont le texte littéraire décrit et met en scène cette discipline de la science, s'en sert pour nouer des rapports au monde décolonisé, repenser sa complexité.

Mazamba ou la médecine dans tous ses états

La médecine apparaît dans la scène étudiée comme une recherche, c'est-à-dire une science théorique. Elle est incarnée par le personnage principal, Idi Wa Mazamba. Diplômé des universités françaises, celui-ci s'installe aux Comores où il continue la recherche dans sa discipline. On repère là une initiative audacieuse différente du choix des autres personnages ayant suivi une formation équivalente en Europe. Le texte valorise ce retour au pays natal en présentant le héros comme un chercheur qui acquit, au fil des pages — et du temps — une réputation internationale. La sollicitation à participer à un colloque organisé par l'OMS à Johannesburg atteste de cette réputation. Cette demande pressante est formulée par une lettre adressée au personnage, lettre décrite par les premières lignes de la scène étudiée comme inattendue presque mal venue dans des circonstances où Mazamba s'apprête à entamer ses

¹ Le premier roman de cette littérature est publié par Mohamed Toihiri, *La République des imberbes*, Paris, L'Harmattan, coll. « Encres Noirs », 1985.

² Le titre est inspiré d'un ouvrage de Jacques Borel, *Médecine et psychiatrie balzaciennes : la science dans le roman*, Paris, José Corti, 1971.

visites médicales. Cette lettre — citée entièrement en italique par le texte — brosse le portrait du héros toihirien en expert incontournable des maladies infectieuses et tropicales :

Votre rapport a synthétisé avec pertinence les maladies constituant encore des fléaux aux Comores : paludisme, lèpre, dingue, galle, tuberculose, rougeole, Varicelle...

Afin de savoir quelle politique médicale suivre dans la région, nous organisons un colloque de deux semaines à Johannesburg (République sud-africaine). Les sommités médicales régionales y prendront part.

Nous comptons énormément sur votre précieuse collaboration. Si jamais un impondérable devait vous empêcher d'être présent, nous vous serions très obligés de vous faire représenter par un de vos proches collaborateurs.¹

La locution prépositive (« avec pertinence ») oriente l'interprétation du verbe « a synthétisé ». Elle accentue, en même temps, la valeur de ce rapport rédigé par le docteur Mazamba alors que l'énumération apparaît, quant à elle, comme la formulation rhétorique idéale pour évoquer l'abondance des maladies traitées. Cette énumération se présente sous forme d'une liste inachevée où se succède, sans aucun ordre spécifique, une série de noms désignant chacun une maladie. Mais, le procédé ne met pas seulement en évidence la grande variété de ces maladies ; il suggère les larges compétences de l'auteur du rapport, montre que celui-ci maîtrise aussi bien l'étiologie, le mode de transmission que les thérapies disponibles. Se lit ici, de façon claire, le caractère indispensable de Mazamba dans la réflexion sur ces maladies à travers le colloque qui leur sont consacrées. Ce personnage est le représentant idéal des invités désignés par l'expression : « sommités médicales régionales ». Or, cette expression métaphorique marque et démarque à la fois l'érudition du héros toihirien, en fait un principe identitaire suscitant le respect, l'admiration de ses pairs. Cette insistance sur la renommée du héros pourrait laisser penser que celui-ci consacre entièrement son temps à la recherche médicale, qu'il n'assume pas une autre fonction dans la scène étudiée.

Chercheur en médecine, Mazamba est aussi un praticien hospitalier. Il ne trouve sa raison d'être, sa définition dans le texte que par rapport au cumul de ces deux activités. Or, cette pratique favorise, d'une manière inattendue, une représentation particulière de celui-ci en personnage fortement affecté par les pathologies de ses patients. Elle pose la problématique de la place des sentiments, des émotions aussi bien dans les relations interpersonnelles que le médecin établit à son patient que de leur efficacité dans la pratique médicale tout court. Cette problématique suscite une réflexion tranchée dans la scène étudiée où la sympathie apparaît comme l'expression de la peine et de la souffrance du médecin qui découvre (dans l'exercice de son métier) que ses patients sont condamnés à mort. Cette sympathie fait l'objet du passage suivant consacré au portrait d'un adolescent atteint par le Sida, une maladie qui lui impose une hospitalisation longue. Le texte esquisse à peine le portrait de ce garçon de dix-sept ans (Nadar, tel est son nom) en personnage affaibli, menacé par la mort. Il s'en sert ensuite comme le motif principal pour exprimer cette sympathie du médecin :

Juste dans le lit d'à côté était allongé un adolescent de dix-sept ans. Le Dr savait que ce garçon n'avait même pas trois mois à vivre. Sa maladie arrivait dans sa phase finale [...]. La mort de ce garçon charmant à l'intelligence intuitive était inexorable. Le docteur l'avait pris en sympathie.²

Le verbe à l'imparfait passif « était allongé » permet de brosse un portrait particulièrement tragique de l'adolescent. Il le présente comme dépendant, abandonné par ses forces, presque inanimé et guetté par la mort. Mais, ce sort tragique est connu par le médecin comme le montrent la phrase introductrice du discours indirect « le Dr savait » et l'imparfait — temps des spéculations psychologiques. Ces deux procédés suggèrent que cette mort décrite comme

¹ Mohamed Toihiri, *Le Kafir du Karthala*, Paris, L'Harmattan, coll. « Encres Noires », 1992, p. 119.

² *Ibid.*, p. 111.

imminente par la négation restrictive « n'avait même pas trois mois à vivre » est à l'image d'un secret pour le soignant. Même s'il la déplore — et l'adverbe « même » a toute son importance — il ne la révèle pas à son patient pour lui épargner des souffrances. Le résultat en est que la mort devient à l'image d'un phénomène qui bouleverse, tourmente le soignant. Et, ceci est à l'origine de la sympathie du médecin à l'égard du patient condamné. Cette sympathie connote une image stéréotypée du médecin hospitalier incapable de tenir à l'écart ses émotions. Elle laisse la place dans la suite du texte à une hantise de la mort.

Mazamba en devient la proie. Il apparaît comme assiégé par cette mort imminente de son patient au moment même où il s'apprête à abandonner celui-ci après l'avoir examiné. Le texte saisit — met en évidence — cette submersion de la mort d'une manière subtile à travers une métaphore particulièrement efficace : « Le docteur portait sur ses épaules tout le poids de la mort prochaine de ce garçon ». ¹ La mort assimilée à un « poids » — un poids lourd comme l'indique l'adverbe « tout » — se révèle écrasante, étouffante et envahissante. Elle marque une présence hostile dans cette scène, conduit le médecin à adopter vis-à-vis de Nadar un langage qui manque de clarté, d'objectivité. L'objectif est de lui faire croire une possible amélioration de sa santé alors même qu'il le sait condamné à mort. La hantise de la mort devient ainsi un motif susceptible de remettre en question la pratique médicale de Mazamba. Elle accapare ses pensées d'une manière obsessionnelle parfois même en dehors de l'hôpital, c'est-à-dire dans son domicile familial :

Il [Mazamba] savait que ce soir lorsqu'il serait en train de dîner, l'image de Nadar ne le quitterait pas. Il le verrait enterré, la peau se détachant, les membres partant en menus morceaux mélangés avec la terre. ²

Le groupe de mots « ce soir lorsqu'il serait en train de dîner » inscrit la projection mentale du médecin dans un cadre temporel précis où surgit l'image du séropositif menacé par la mort. C'est une image qui hante le personnage de façon obsessionnelle comme le montre le verbe à la forme négative « ne quitterait ». Alors même qu'il devait aider le médecin à évacuer la lassitude d'une longue journée de travail, le dîner devient le théâtre où se manifestent les détails troublants de cette mort. Celle-ci donne lieu à une putréfaction exprimée d'une manière « spectaculaire » par les participes présents (« se détachant », « partant »). Ces formes verbales suggèrent la décomposition du corps de Nadar, la présentent comme en train de se produire pour montrer la hantise extrême du médecin par ce phénomène. Or, cette hantise atteste d'une grande sensibilité de Mazamba, sensibilité qui rappelle un personnage emblématique de la culture comorienne : le thérapeute traditionnel. Quel que soit le terme (comorien) utilisé pour désigner ce personnage ³, il est réputé soigner ses patients plus avec le cœur qu'avec les plantes médicinales, les épices et les huiles. Finalement, le roman s'inspire de cette figure culturelle du thérapeute pour nuancer le portrait de Mazamba en chercheur rigoureux, exempté d'états d'âme. Il postule qu'une grande carrière de recherche ne fait pas de lui un médecin capable de maîtriser ses émotions face à la souffrance humaine et à la mort. Sa pratique de la médecine permet au texte de montrer, par la suite, les maladies, de fournir à leur sujet des informations concrètes et exactes pour faire avancer le récit.

Montrer les maladies : un prétexte pour enrichir l'écriture

Les visites du docteur Mazamba sont l'occasion pour le texte de livrer des informations précises sur les maladies. Ces informations qui ressemblent souvent à celles véhiculées par des

¹ *Ibid.*, p. 115.

² *Ibid.*

³ Sophie Blanchy *et alii.*, « Thérapies traditionnelles aux Comores », dans *Cahiers des sciences humaines*, n° 29, 1993, p. 763-790.

documents spécialisés (les encyclopédies médicales par exemple) attestent qu'il s'agit de montrer les maladies plutôt que de les raconter. Plus précisément le roman diagnostique une maladie, révèle les symptômes les plus représentatifs. Il sert, ensuite, de ce diagnostic comme un prétexte pour l'écriture, « pour remplir des pages ». Il s'agit là d'une relation originale entre médecine et roman, entre médecine et littérature. Cette relation qui veut que la maladie ne soit pas un « phénomène clinique » isolé de ses représentations sociales apparaît, d'une manière subtile, dès l'incipit. Dans ce lieu stratégique du texte, un cancer est diagnostiqué au docteur Mazamba. Cette maladie décrite comme dans un état avancé est perpétuellement utilisée comme l'explication des moments les plus forts de la narration. Elle motive les décisions du héros, le déploiement spatial de l'intrigue. Autant dire, elle apparaît au centre des tensions du récit. Pourtant, il suffit de lire le texte jusqu'à la fin pour constater que le cancer se révèle être une erreur médicale, un faux cancer. Le héros concerné souffrait plutôt d'une maladie bénigne, un simple lumbago. On voit ici le traitement particulier de la maladie comme élément qui motive l'écriture romanesque, le remplissage des pages.

Mais, ce traitement se lit / se voit surtout dans la scène étudiée à travers les portraits de personnages malades à l'instar Mzé Ali Issihaka :

Ce malade se distinguait par une toux sèche accompagnée de crachats rouges qu'il expédiait dans son crachoir posé au bord de la fenêtre. Il avait les omoplates saillantes, le teint cireux et un air de perpétuelle prostration.¹

Les signes cliniques de la tuberculose (« toux sèche », « crachats ») apparaissent en position de complément du verbe « distinguait ». Or, ce verbe atteste qu'il s'agit de broser le portrait du tuberculeux, de le comparer à d'autres portraits. Le but est d'exposer les symptômes de sa maladie, d'en faire les éléments marquant sa présence même dans cette scène — et dans l'univers hospitalier décrit. Mais le texte ne se limite pas à ces symptômes explicites de la tuberculose. Il en cite d'autres qui marquent le corps du personnage et qui peuvent être associés à d'autres malades : « les omoplates saillantes, le teint cireux et un air de perpétuelle prostration ». Le nombre conséquent de ces signes cliniques en deux phrases seulement atteste ce choix opéré par le roman de montrer les effets de la tuberculose, de les faire sentir au lecteur. Il est clair que cette abondance de symptômes informe sur l'état avancé de cette maladie cruelle et, d'une manière implicite, sur le caractère rudimentaire de sa prise en charge. Prise en charge rudimentaire parce que Mzé Ali Issihaka n'est pas soigné en isolement malgré la contagiosité de son mal. Il est alité dans une même salle que plusieurs autres malades. Ceci est paradoxal dans la mesure où le texte insiste sur l'existence d'un service dédié à la tuberculose, service nommé en référence aux initiales de l'agent responsable de cette maladie (« B.K »). Il convient de noter que ce paradoxe ne révèle pas seulement un dysfonctionnement de l'hôpital. Il a une fonction narrative essentielle : le texte s'en sert comme un prétexte pour dépasser une image purement clinique de la tuberculose et s'intéresser à sa représentation sociale.

La tuberculose apparaît dès lors comme une maladie souffrant d'une image particulièrement négative dans la société comorienne mise en scène par le roman. Elle provoque une terreur irrationnelle et ne saurait, ainsi, être acceptée par les personnages du texte et surtout par Mzé Ali Issihaka qui en est atteint. Celui-ci lutte jusque dans son lit d'hôpital afin de se faire passer pour un personnage souffrant d'une autre maladie — acceptable. Mais ses luttes ressemblent plutôt à des subterfuges, à des simulacres. Elles se résument à la contestation d'une décision médicale présentée pourtant comme de bon aloi : le transfert au « B.K ». Le texte évoque, d'une manière inattendue, le statut social du personnage, en fait la seule explication de son refus d'intégrer ce service : « Cet homme, qui était chef de son village, refusait d'être frappé du sceau d'infamie du "B.K". Qui dit "B.K" dit tuberculose, maladie hautement honteuse ».²

¹ Mohamed Toihiri, *Le Kafir du Karthala*, op. cit., p. 110.

² *Ibid.*, p. 110.

Le double détachement — par la virgule et la subordination — du groupe de mots « qui était chef de son village » a toute son importance ici. Il met, d'abord, en valeur ce statut social, le présente comme menacé sinon atteint par l'image honteuse de la tuberculose. Ensuite, il préfigure la réaction extrême de Mzé Ali Issihaka, sa détermination à se maintenir dans la salle de soins collective. Celui-ci annonce son intention de se suicider si les soignants le contraignent à regagner le service réservé à sa maladie. S'il persiste tant dans ce sens c'est qu'il perçoit la tuberculose comme une offense suprême à sa lignée tout entière : une seule personne affectée et la descendante demeure à jamais honnie. Il y a sans doute dans son attitude du fourvoisement. Autant dire, le personnage s'entête à demeurer dans la salle de soins collectifs où il espère dissimuler sa maladie alors même que les symptômes de celles-ci ne se prêtent pas à ce jeu de dupe. Le vieil homme ne cesse pas de tousser et de cracher ce qui alerte les patients autour de lui. Il devient alors à l'image d'un personnage trahi par sa propre maladie, qui veut à tout prix fuir la honte sous-jacente sans y parvenir. Et, mettant en scène — et en mot — cela, l'écriture romanesque s'enrichit en creusant davantage dans les représentations sociales de la tuberculose. Mais, il n'y a pas que cette maladie dans cette « gageure ».

L'hydrocèle fait partie de ces maladies traitées comme un prétexte pour l'écriture. Elle apparaît comme une maladie obscène qui touche au scrotum, l'hypertrophie, l'exhibe. Cet organe s'affiche — affiche ses formes — sur le vêtement. Il se montre ainsi alors qu'il doit rester caché. L'obscène naît de cette « monstration »¹ d'une partie du corps dérégulée, déformée, partie dont la mise en scène est décrite comme insoutenable. Autrement dit, le testicule malade choque, heurte par son volume extrême. L'expression « encombrant chargement d'entre les jambes » à laquelle se sert le texte pour l'évoquer imite — mime — par sa construction même la taille disproportionnée de cet organe. Elle exprime en plusieurs mots, ce qui peut l'être en un seul. De cette façon-là, elle expose cette taille, et par extension, la dégradation excessive de la maladie. Sujet tabou par excellence, le testicule malade — exhibé par cette maladie — provoque le rejet du personnage dans sa communauté. Ce rejet se matérialise dans le texte par des remarques malsaines, des moqueries en tout genre :

En face de ce dernier (le scrofuleux) était couché un homme qui après avoir maintes et maintes fois subi les remarques désobligeantes des garnements de son village au sujet de son encombrant chargement d'entre les jambes, avait accepté de passer à la table d'opération. Il s'était fait opérer de l'hydrocèle, maladie qui poussait comme mauvaise herbe dans ces contrées.²

Le personnage souffrant de l'hydrocèle n'est même pas nommé ; il est désigné par un terme révélateur de son identité de genre (« un homme »). Ceci permet de signaler à la fois le caractère strictement masculin de cette maladie et de suggérer le rejet du personnage concerné. Il s'agit d'un rejet à la fois récurrent et intense, qui apparaît ainsi sous forme d'une persécution comme en témoigne l'expression « maintes et maintes fois subi les remarques désobligeantes ». Mais, s'il prend cette forme excessive, c'est en raison des auteurs de ce rejet. Ils sont décrits à la fois comme nombreux, obstinés et pervers par le substantif (« garnements »). Ce mot évoque dans son sens ancien le « vaurien », le « mauvais sujet », et dans son sens moderne, il renvoie à « l'enfant insupportable » au « turbulent ». Il révèle mieux ainsi l'acharnement contre le malade, l'intolérance manifestée par les persécuteurs. Le texte montre que si ces derniers sont si violents, c'est qu'ils jugent l'hydrocèle par sa laideur, par les signes ostentatoires sous-jacents. Cette maladie impose au personnage concerné une posture, mais surtout une allure qui ne passent pas inaperçues. Celui-ci ne saurait se déplacer sans courber le dos en signe de souffrance, sans écartier les jambes, fixer l'horizon comme pour fuir les insultes. Il adopte un mode vestimentaire particulier supposé permettre de masquer sa maladie. Mais tous ces artifices

¹ Estelle Doudet, Martial Poirson, « Introduction — Théâtres de l'impur », *Revue d'Histoire du Théâtre* [en ligne], n° 269, 2016, disponible en ligne sur : <https://sht.asso.fr/introduction-theatres-de-limpur/>.

² Mohamed Toihiri, *Le Kafir du Karthala*, *op. cit.*, p. 110.

le font davantage remarquer, lui attirent les moqueries des personnages de la scène étudiée, accentuent son exclusion. Mais, cette violence à l'endroit du personnage souffrant de l'hydrocèle prend, d'une manière inattendue, une fonction salutaire. Elle lui impose de quitter son village où il ne se sent pas vraiment chez lui à cause des persécutions à répétition, de se rendre en ville afin de se faire soigner, de « passer à la table d'opération ». Ainsi, son salut naît de la violence, des humiliations qu'il a subies. Convalescent, il n'exprime aucune amertume et envisage son rétablissement et son retour au village avec sérénité.

Dans la scène étudiée, les maladies souffrant d'une image rébarbative, la tuberculose et l'hydrocèle, sont les mieux montrées. Elles sont décrites avec des symptômes cliniques bien détaillés et demeurent, par leurs représentations sociales, celles qui offrent le plus à l'écriture les possibilités de s'enrichir. Elles servent à préparer une critique du monde post-colonial.

Une critique du monde post-colonial

Tout d'abord, le texte élabore cette critique à partir d'une évocation de l'hôpital post-colonial comorien comme un lieu marqué par une carence sévère de personnel soignant. Les (quelques) soignants présents apparaissent comme démunis face à l'afflux de patients, aux soins réclamés par ces derniers. Ils ne sont pas bien formés ou alors sont formés pour assurer uniquement des soins généraux :

Ici le mot généraliste prenait son vrai sens. Avec la simple formation générale que le docteur Mazamba et ses pairs avaient reçue, ils devaient se métamorphoser en pédiatres, cardiologues, urologues, dermatologues, gynécologues, léprologues, stomatologues, podologues, cancérologues, spécialistes des maladies tropicales, ORL et même parfois en chirurgiens exorcistes et arracheurs de dents.¹

La phrase placée en tête de l'extrait relève de l'ironie, une ironie signalée par l'adjectif « vrai » qui s'interprète ici comme « faux ». Ce procédé — entendu dans son sens traditionnel comme synonyme d'antiphrase — permet de s'attaquer à la formation des médecins et de la désigner comme insuffisante par rapport aux responsabilités qui leur incombent. Il bénéficie pourtant d'un recours ponctuel dans le texte qui préfère prolonger cette critique de façon directe comme en témoigne l'adjectif « simple » choisi pour caractériser cette « formation générale ». Il ne s'agit pas ici d'une méconnaissance de l'efficacité de l'ironie, mais plutôt d'une volonté de diversifier les formes d'expression pour rendre la critique encore plus saillante. Si le texte vilipende ainsi cette formation, c'est pour rabaisser les personnages concernés, montrer qu'ils exercent un métier fort exigeant sans posséder toutes les compétences requises. Il sous-entend par là même une défaillance de l'hôpital qui les emploie, une organisation aléatoire de celui-ci qui autorise toutes les dérives.

Ces dérives consistent pour les soignants à déroger, dans l'exercice de leur métier, à un principe admis dans le milieu médical selon lequel certaines maladies nécessitent des compétences spécifiques de la part du praticien pour être soignées. Les médecins de la scène étudiée interviennent dans toutes les formes de soins, se livrent à une improvisation permanente. Le verbe choisi pour exprimer cette improvisation (« se métamorphoser ») est fortement affecté de connotations négatives. Il évoque clairement le caractère étrange de cette improvisation, montre que les médecins concernés accaparent — usurpent — des spécialités pour lesquelles ils n'ont aucune compétence. L'énumération qui déploie — déplie — la variété de termes désignant chacun une spécialité médicale montre l'étendue du phénomène. Elle constitue une longue liste qui se termine par un ton plus sombre qui, au-delà d'interpeller le lecteur, discrédite les praticiens hospitaliers décrits : « chirurgiens exorcistes et arracheurs de dents ». L'improvisation en devient un jeu absurde sinon une sottise détonante qui discrédite les

¹ *Ibid.*, p. 109.

médecins, fait d'eux des charlatans, c'est-à-dire des caricatures de la médecine dans la littérature. Mais, ces « comédiens de tréteaux »¹ sont, dans la scène étudiée, tous des agents de l'hôpital public. Et, leur défaillance atteste de la déroute de l'État post-colonial incapable de former du personnel pour assurer à ses citoyens des soins de qualité.

Outre ce manque de médecins qualifiés, le texte fustige un hôpital envahi par le sordide, la saleté. Cette saleté repoussante qui dénote une misère extrême ne se cantonne pas dans les salles de soins, elle infeste les chambres dédiées aux patients, envahit la cour, les lieux environnants. Le texte la décrit comme abondante, révèle ses composantes diverses (matières fécales, de déjections, d'urines...) avant de montrer les insectes en tout genre qu'elle attire :

Un monticule de détritrus s'élevait non loin du chemin qui menait vers le service d'ophtalmologie. Une femme y déversait de l'eau sale. Les mouches et les margouillats s'y disputaient leur pitance. Les moustiques y germaient en foison avant d'aller s'abreuver du sang des malades. On voyait voler une escouade de mouches, de larves blanches, de colliphormes, de carcophagins, de cléoptères, de piophiles et de pujes.²

Le sordide apparaît ici sous forme spectaculaire. Mais, cette présence est appréhendée par le regard, s'impose au regard des personnages de la scène et du lecteur. Ceci explique peut-être la place symbolique occupée par le « monticule de détritrus » à proximité du service dédié à la vue, l'ophtalmologie. Un des personnages au regard de qui l'agrégat de déchets est exposé est une femme dont l'action même contribue à accentuer la sordidité des matières accumulées dans la cour : « Une femme y déversait de l'eau sale ». Cette action révèle la présence de bestioles décrites aussi bien dans leur variété que dans leur multitude. La récurrence à l'article défini « les » dans les groupes de mots (« les mouches », « les margouillats », « les moustiques ») assure cette description. Elle donne l'impression d'un nombre illimité d'espèces de bestioles. Cette impression est renforcée par les expressions « en foison », « une escouade » et par l'énumération. Ce dernier procédé récurrent de l'écriture toihirienne est introduit par un verbe de perception (« on voyait »). Or ce verbe montre qu'il ne s'agit pas seulement de décrire le sordide sous ses aspects les plus divers, mais de l'exposer au regard, de l'exhiber. L'énumération remplit son rôle de figuration du multiple³ et permet de désigner les différentes espèces de nuisibles qui pullulent autour des immondices. Ces détritrus et leurs émanations diverses offrent une image horrible de l'hôpital, ils montrent un univers abandonné par les autorités des Comores décolonisées qui sont censées en prendre soin. Dans cet univers hospitalier délaissé, en proie à la saleté, la dignité des malades est bafouée en permanence.

Si l'hôpital est envahi par les immondices, c'est que les malades sont soumis à des contraintes qui ont, par leur caractère arbitraire, leur absurdité une seule fonction : porter atteinte à la dignité humaine de ces malades, les déshumaniser. Ces contraintes se déclinent sous forme de privation : privation de santé, mais surtout privation d'un équipement nécessaire au respect de l'humanité des malades, les toilettes. Les toilettes ne sont ni intégrées dans les salles de soins ni même aménagées à l'extérieur pour assurer l'hygiène des patients. Il s'agit là d'un paradoxe faisant du lieu où l'on vient se soigner, un espace infesté de bactéries et de microbes en tout genre, hanté en permanence par le risque de contracter d'autres maladies. Ce paradoxe révèle le traitement dégradant des patients dans un tel hôpital, leur condamnation à se soulager où ils peuvent et donc à créer eux-mêmes les conditions de leur perte. Le résultat en est que les petits recoins de la cour de l'hôpital, les buissons autour de cette cour, tous les points

¹ Patrick Dandrey, « La tradition du médecin charlatan revue par Molière ou l'imposture candide », in Beya Dhraïef, Eric Negrel et Jennifer Rimini (dir.), *Théâtre et charlatans dans l'Europe moderne*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, coll. « Registres. Collection des études théâtrales », 2018, p. 117-125.

² Mohamed Toihiri, *Le Kafir du Karthala*, op. cit., p. 115-116.

³ Matthieu Rémy, « Essai de contextualisation des usages énumératifs dans *Les Choses* de Georges Perec », dans Véronique Montémont et Christelle Reggiani (dir.), *Georges Perec artisan de la langue*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012, p. 165-173.

libres entre les bâtiments deviennent les lieux où sont déversés à l'envi les déchets du corps — les matières fécales, les urines, les vomissements. Ces déchets créent par là même un univers marqué par la souillure, le dégoût, l'abject et la nausée :

Des émissions de gaz sulfureux, de selles aqueuses, de décharges urinaires, d'ordures et de déjections provenaient des buissons environnants. Ceux-ci servaient de WC à tout le monde, la nuit venue. Les salles communes n'avaient pas de WC. Alors on se soulageait où l'on pouvait.¹

La première phrase du texte condense de nombreux termes qui renvoient aux déchets du corps dans leur diversité : « émissions de gaz sulfureux », « selles aqueuses », « décharges urinaires », « déjections ». L'abondance de ces termes montre qu'il s'agit de nommer sans pudeur les miasmes, de les présenter comme dispersés par des malades en grand nombre. Ces malades passent la journée dans leurs chambres, se servent des ténèbres nocturnes comme le moment idéal pour sortir et évacuer les déchets du corps dans les endroits convenus. Ceci montre que la privation de toilettes dont ils sont victimes ne fait pas d'eux des personnages dépourvus de honte ; ils préservent — croient préserver — leur dignité en évacuant les excréments la nuit, à l'abri du regard. Mais, ces matières odorantes reléguées ici et là empestent la cour de l'hôpital et les chambres, en font des lieux invivables. Et, l'hôpital devient à l'image d'une immense décharge d'excréments où les malades sont pris au piège. Ils ne trouvent nulle part la possibilité d'échapper à cette atmosphère lugubre semblable à celle des impitoyables prisons du roman d'Aboubacar Saïd Salim *Le Bal des mercenaires* (2005). Les patients sont condamnés à y demeurer le temps que leurs maladies s'aggravent si elles ne les emportent pas : « Certains patients voyaient parfois leur situation empirer après une hospitalisation dans cet environnement ».² Mais, cette représentation de l'hôpital en lieu affecté d'immondices où les malades sont privés de toilettes et donc condamnés à accroître l'insalubrité ne concerne que l'hôpital public. Celui qui accueille tous les malades de la scène étudiée et emploie le docteur Mazamba.

Il existe bien un autre hôpital auquel le texte fait allusion pour montrer que les autorités des Comores décolonisées ne se préoccupent pas de l'intérêt général de leur nation. Elles maintiennent le service public dans un état de délabrement total pour faire prospérer les cliniques privées. La clinique décrite ici apparaît comme un établissement d'un autre monde — un monde à part — épargné de toutes les difficultés rencontrées par l'hôpital public. Elle offre de meilleurs soins, mais demeure inaccessible à tous les malades. Alors que l'hôpital public est celui des pauvres, la clinique n'accueille que les personnages à revenus confortables ou alors intermédiaires. Et, la santé devient ici un phénomène soumis aux lois de l'offre et de la demande, sous l'emprise de l'argent-roi. Elle se monnaie, s'achète : « Mais la clinique, une autre aile de l'hôpital, était payante. Il fallait déboursier 2000 francs par jour pour y avoir droit à une chambre. N'y allait donc pas qui voulait ».³ Les expressions « payante », « déboursier 2000 francs » évoquent la marchandisation des services sanitaires. Elles montrent plus précisément que les patients pourvus d'argent sont soignés et ceux qui n'en possèdent pas sont abandonnés à la maladie, livrés à la mort. Or, le maintien de ces inégalités dans l'accès aux soins est une absurdité, un non-sens puisque la clinique et l'hôpital public sont situés dans le même environnement. Cette proximité favorise la migration des bactéries, des microbes et des virus d'un établissement à un autre. Ainsi, les oppositions mentionnées aussi bien sur l'hygiène que sur l'offre de soins proposés dans les deux structures paraissent hasardeuses. Elles ne sont fondées sur aucune logique à part bien évidemment le fait de conforter la domination d'une partie de la population comorienne sur une autre. Ne s'agit-il pas là d'une critique à peine voilée du soubassement idéologique à l'œuvre dans cette manière d'organiser, de gouverner le système

¹ Mohamed Toihiri, *Le Kafir du Karthala*, op. cit., p. 116.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

sanitaire comorien ? Sans doute, le capitalisme derrière lequel s'alignent les Comores au cours des années 80 apparaît ici comme à l'origine de ces dérives.

Conclusion

Créer un personnage à la fois médecin et chercheur reconnu dans le domaine des maladies infectieuses, le confronter au cours de la pratique de son métier à des patients condamnés par les maux qui les rongent afin de révéler ses émotions les plus humaines telle est finalement la façon dont la médecine entre dans le roman *Le Kafir du Karthala*. Mais, cette médecine est foncièrement inégalitaire. Elle est alléchée par l'argent et devient par là même inefficace puisque les agents responsables de la plupart des maladies observées au cours de cette analyse n'obéissent à aucun critère social, peuvent contaminer tout le monde. La médecine toihirienne montre ainsi l'impasse dans laquelle se trouve les Comores décolonisées. Ce pays est incapable de mettre le citoyen, le bien-être de celui-ci au centre de ses préoccupations. Adonnant l'hôpital public alors même que l'Archipel est ravagé par les épidémies, l'État comorien incite ses citoyens à se détourner de la médecine moderne, et les contraint à se tourner vers les thérapies traditionnelles. Or, si celles-ci sont valorisées par les œuvres de Salim Hatubou,¹ de Nassur Attoumani,² elles bénéficient d'un traitement nuancé chez Toihiri. L'auteur du *Kafir du Karthala* et de *La République des imberbes* les décrit, les met en mot comme une pratique — et un prétexte — qui favorise le maintien des rapports de domination et les abus sociaux en tout genre.³

Bibliographie

- ATTOUMANI, Nassur, *Le Calvaire des baobabs*, Paris, L'Harmattan, coll. « Lettres de l'Océan Indien », 2001, 250 p.
- ATTOUMANI, Nassur, *Nerf de bœuf*, Paris, L'Harmattan, coll. « Lettres de l'Océan Indien », 2001, 176 p.
- BLANCHY, Sophie *et alii*, « Thérapies traditionnelles aux Comores », dans *Cahiers des sciences humaines*, n° 29, 1993, p. 763-790.
- BOREL, Jacques, *Médecine et psychiatrie balzaciennes : la science dans le roman*, Paris, José Corti, 1971, 156 p.
- DANDREY, Patrick, « La tradition du médecin charlatan revue par Molière ou l'imposture candide », dans Beya Dhraïef, Eric Negrel et Jennifer Rimini (dir.), *Théâtre et charlatans dans l'Europe moderne*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, coll. « Registres. Collection des études théâtrales », 2018, p. 117-125.
- DOUDET, Estelle, et POIRSON, Martial, « Introduction — Théâtres de l'impur », *Revue d'Histoire du Théâtre* [en ligne], n° 269, 2016, p. 5-20, disponible en ligne sur : <https://sht.asso.fr/introduction-theatres-de-limpur/>.
- HATUBOU, Salim, *Hamouro*, Paris, L'Harmattan, coll. « Lettres de l'Océan Indien », 2006, 218 p.
- REMY, Matthieu, « Essai de contextualisation des usages énumératifs dans *Les Choses* de Georges Perec », dans Véronique Montémont et Christelle Reggiani (dir.), *Georges Perec artisan de la langue*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012, p. 165-173.
- SALIM, Aboubacar Said *Le Bal des mercenaires*, Moroni, Komédit, 2005.

¹ Voir *Hamouro* par exemple.

² *Le Calvaire des baobabs*, *Nerf de bœuf* sont autant d'exemples.

³ *La République des imberbes* (1985) est un exemple illustratif.

TOIHIRI, Mohamed, *Le Kafir du Karthala*, Paris, L'Harmattan, coll. « Encres Noirs », 1992, 253 p.

TOIHIRI, Mohamed, *La République des imberbes*, Paris, L'Harmattan, coll. « Encres Noirs », 1985, 228 p.